

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 2

Artikel: Histoire d'un foulard et d'un cache-nez
Autor: Lieutier, Nelly
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187566>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Ne dio pas, se fâ Trinque, que volliâvè avâi lo derrâi mot ; mà quoui tè dit que se n'avâi pas tant fougâ, n'ein arâi pas quatre-vingt !

Lo latin âo syndiquo.

On est tot parâi bin différents lè z'ons dâi z'autro, dein stu mondo, po la cabosse. Tot coumeint y'ein a que dussont allâ dâi z'annâies pè Lozena po recordâ lo latin et qu'ont la nortse po ein fourrâ dâi mots eintrêmi lâo devesâ po fêrè vairè que sont bin induquâ, y'ein a dâi z'autro que n'ont jamé étâ qu'à l'écoula dâo veladzo et qu'on eimbètè pas ein lâo dêveseint dâo latin.

Dein lo derrâi conset d'arrondissement, l'âi a z'u on dinâ après la tenablia, iô lo 75, que baillè vito su la boula, n'a pas manquâ, et tandi lè tostes, qu'on coumeincivè à êtrè dié, y'ein a ion, on menistrè, qu'avâi la parola, que lâo vullie derè que lo bon vin l'est on boun' affêrè que baillè dâi z'idées et que fâ fêrè dâi bio discou ; adon, po que son toste sâi pe bio, lâo dese cein ein latin : *Bonum vinum verba ministrat*, que cein vâo don derè que lo bon vin dêcrotse la pliatena.

— Sédè vo cein que cein vâo derè, dese à l'orolhie dê noutron syndiquo on autro menistrè, et faut-te vo cein esplikâ.

— Oh ! grand maci, n'ia pas fauta, se repond lo syndiquo, y'é bin comprâi ; l'a de que lo bon vin virè bas lè menistrès.

Un officier d'état-civil s'est trouvé dernièrement dans un cruel embarras. Un enfant lui était né depuis trois jours, et son adjoint venait de mourir : il fallait néanmoins dresser l'acte de naissance. L'officier d'état-civil, qui dans sa jeunesse avait travaillé quelques mois chez un vieux notaire, s'en acquitta de la manière suivante, après y avoir mûrement réfléchi :

« Aujourd'hui 8 janvier 1883, étant accompagné de tels et tels, mes témoins, je suis comparu devant moi, officier d'état-civil, à l'effet de déclarer que ma femme vient d'accoucher d'un enfant vivant et bien constitué.

« Sur ma demande de quel sexe est l'enfant et quels étaient ses père et mère, je me suis répondu qu'il est du sexe masculin et fils de moi, François*** et de Marie-Susanne***, mon épouse ; en foi de quoi j'ai signé le présent acte avec moi et les dits témoins.

signé : FRANÇOIS***,

6

Un nid de fripons.

Les cris, les larmes, les supplications s'entrecroisèrent pendant une minute avec une véritable frénésie. Gérard se tenait à quatre pour ne pas éclater de rire au nez de cette valetaille qui n'en pouvait mais ; Faustine et sa mère, plus mortes que vives, se demandaient jusqu'où M. de Nolis entendait pousser sa vengeance ; tante Clotilde, furieuse comme au moment de son arrivée, formait des vœux pour que cette nichée de fripons, qui l'avait si malmenée, aille pourrir sur la paille humide d'une prison.

— Ah ! mes drôles, vous profitez de l'absence de vos maîtres pour vous livrer à un tel scandale, reprit Gérard ; le Code a prévu le cas : abus de confiance, vol domestique avec effraction, que sais-je ; la prison, les galères, la déportation, vous saurez ce qu'il en coûte et vous vous en souviendrez longtemps.

— Grâce ! hurlait Labourache.

— Miséricorde ! répétait Léonie.

— Sauvez l'honneur de nos familles !

— Pitié, mon Dieu, pitié pour de pauvres égarés !

Tout le monde était à genoux, les mains suppliantes, la voix tremblante de peur ; c'était à ne plus s'entendre.

M. de Nolis, l'air toujours furieux, considéra une minute ce tableau rarissime ; puis, prenant la parole comme avec effort :

— Relevez-vous, canailles, et sortez d'ici pour n'y jamais rentrer. — Je vous donne vingt minutes pour faire vos malles : si, dans une demi-heure, vous êtes encore dans la maison de Madame d'Omerley, je vous livre à la justice.

Tout le monde fut debout aussitôt ; chacun regagna sa chambre en courant et entassa pèle-mêle ses effets en paquets ; une demi-heure après, toute la domesticité du château avait disparu.

— Quelle soirée, quelle aventure, dit Madame d'Omerley à son gendre lorsque le dernier des serviteurs, après avoir touché la somme qui lui revenait, eut disparu au détour de la rue.

— Je n'en pourrai dormir de la nuit, murmura tante Clotilde.

— Eh bien, chère mère, ajouta Gérard en riant de bon cœur cette fois, êtes-vous convaincue maintenant ?

— Hélas !

— Avais-je raison de vous dire que vos gens se moquaient de vous ?

— M'ont-ils assez maltraitée ! soupira tante Clotilde.

— Ils vous ont fait large part, c'est certain.

— Je ne veux plus voir de domestiques.

— C'est à prendre la résolution de se servir soi-même, ajouta Madame d'Omerley.

— Sans doute cette mesure aurait du bon, mais elle est impossible dans la pratique.

— Que faire alors ?

— Traiter avec bonté ceux que nous occupons, mais ne pas leur lâcher la bride sur le cou ; tout le monde s'en trouvera bien.

— Est-ce que vous aviez réellement prévenu la gendarmerie ? demanda naïvement Mademoiselle de Lhéryn.

— A quoi bon ; que ces drôles aillent se faire pendre ailleurs, c'est leur affaire ; quant à moi, je poursuivais un but : montrer à Madame d'Omerley qu'une surveillance active est nécessaire à une maîtresse de maison ; ce but est atteint, que m'importe le reste.

Maintenant, si vous m'en croyez, allons dormir ; deux heures du matin sont déjà loin et chacun a besoin de repos.

— Qui va nous faire aujourd'hui le déjeuner ? demanda la mère de Faustine avec une certaine inquiétude dans le regard.

— Bah ! dormons sans crainte, répartit M. de Nolis ; la nuit porte conseil.

Une demi-heure plus tard, tout le monde sommeillait au château de l'Isle-Adam.

SOPHRONYME LOUDIER.

(Fin.)

Histoire d'un foulard et d'un cache-nez.

I.

Un joyeux brouhaha venait de s'élever derrière la grande porte de la classe communale, lorsqu'elle s'ouvrit largement pour laisser passer la turbulente troupe écolière.

Parmi les premières sorties se trouvaient deux jeunes filles d'une douzaine d'années, qu'à leurs vêtements un peu plus luxueux, à leur tournure gracieuse et élégante et à ce je ne sais quoi qui indique une éducation familiale, on reconnaissait facilement pour appartenir aux familles aisées du pays.

Georgette et Marguerite, deux amies d'enfance, se donnaient parfois le bras comme pour s'entraîner, et parfois se quittaient, comme deux papillons, pour courir après

toutes les distractions que la route pouvait leur offrir.

Les habitations des parents des deux fillettes étaient à un demi-kilomètre environ de la maison d'école.

Il était cinq heures du soir et le froid commençait à se faire sentir, car on était à la fin d'octobre et le vent du nord-ouest soufflait rudement à travers les arbres, dont il emportait les feuilles, qui tourbillonnaient et dansaient comme des folles au-dessus de la tête de Georgette et de Marguerite.

Tout à coup les deux petites filles s'arrêtèrent.

— A quoi penses-tu ? demanda Marguerite.

— N'entends-tu pas derrière nous la voix de Catherinette qui tousse, comme elle le faisait ce matin ?

— Mais certainement je l'entends, reprit Marguerite, et je ne vois pas pourquoi nous nous arrêterions à l'écouter. Si Catherinette est enrhumée, tant pis pour elle, je n'ai pas envie de m'enrhumer aussi en l'attendant.

— Passe devant, dit Georgette, je vais te rejoindre dans un instant ; j'ai à parler à Catherine.

Et laissant immédiatement sa compagne, la fillette retourna sur ses pas et rejoignit le groupe des autres enfants, resté un peu en arrière.

Une petite fille d'une dizaine d'années, toute frileuse et toute pâle, à peine couverte par des vêtements qui la garantissaient mal contre un froid précoce, marchait la dernière avec un air triste, et elle portait souvent la main à sa poitrine, comme si elle voulait la garantir contre la toux qui la soulevait convulsivement.

Ce fut vers elle que Georgette se dirigea.

— Tu souffres, n'est-ce pas, Catherine, et tu as peut-être froid ? lui demanda-t-elle.

L'enfant, prise par un accès de toux, lui fit de la tête un signe des plus affirmatifs.

— Et tu as plus loin que moi à aller, continua Georgette. Tiens, prends vite mon foulard, il te tiendra bien chaud et je suis sûre que tu seras mieux demain.

Et sans attendre une réponse qui n'eût rien changé à sa détermination, Georgette enleva prestement le foulard qui entourait son cou et le passa autour de celui de Catherine ; elle en ramena les pointes, qu'elle croisa sur la poitrine de l'enfant, et, lui mettant un baiser sur le front, elle s'éloigna en courant pour rejoindre Marguerite, qui avait continué sa route sans trop se préoccuper de ce qu'était devenue sa compagne.

Elle avait à peine disparu lorsque deux hommes, que les arbres d'une haute futaie masquaient aux yeux des petites filles, sortirent vivement de l'espèce de cachette où ils étaient restés en voyant l'action de Georgette, et ils s'approchèrent de l'enfant malade qu'ils rejoignirent en quelques enjambées.

L'un de ces hommes paraissait âgé, tandis que l'autre avait vingt ans à peine.

En les voyant approcher, Catherine, qui était restée un peu en arrière des autres enfants, les regarda avec une sorte de frayeur, et elle voulut hâter le pas.

Mais le jeune homme la retint en lui posant la main sur l'épaule.

— Ne crains rien, mon enfant, lui dit-il avec un accent de douceur qui calma aussitôt les appréhensions de la petite ; je ne te veux pas de mal, au contraire ; et, pour te le prouver, je vais te proposer de changer le foulard que tu as autour du cou, et qui te garantit insuffisamment contre le froid, pour l'épais et chaud cache-nez que voici, et avec lequel tu auras aussi chaud que dans une épaisse couverture.

— Oh non ! monsieur ! je vous remercie, essaya de répondre Catherine. La demoiselle vient de me le donner, et elle ne serait pas contente si je le changeais pour un autre.

— Elle ne pourra être mécontente puisque cet autre te garantira mieux, reprit le jeune homme. D'ailleurs, si tu y consens, voici une jolie pièce de dix francs toute brillante et toute neuve avec laquelle tu pourras acheter un petit manteau qui t'empêchera de t'enrhumer et de tous- ser lorsque tu iras cet hiver à l'école. (A suivre.)

Recettes.

Compotes de poires au vin. — Prenez des poires et faites-les cuire, à petit feu, dans une casserole avec très peu d'eau, un peu de canelle et trois ou quatre morceaux de sucre ; à moitié de leur cuisson, arrosez-les de deux verres de vin rouge. Et quand les poires sont complètement cuites, dressez-les sur un compotier, laissez réduire le sirop et versez sur les poires.

Mélange pour dégraisser la soie. — Pour dégraisser complètement toutes les étoffes de soie, il suffit de prendre :

Savon noir . . . 250 grammes.

Miel ordinaire . . 300 ,

Eau-de-vie . . . 800 ,

et de laver l'étoffe dans ce mélange, en ayant soin de la rincer à l'eau.

Boutades.

Un jeune prodigue qui a fait des dettes, s'adresse à son oncle, par qui il voudrait bien les faire payer.

— Mon garçon, lui répond l'oncle sévère, mais juste, tu sais bien que je te porte de l'intérêt...

— Mon cher oncle, j'aimerais mieux le capital.

On a défendu à Bébé de demander du dessert. Mais hier on avait oublié de le servir, et comme Bébé est très obéissant, il reste silencieux quoique très affecté.

— Joséphine, dit le papa à la cuisinière, donnez-moi une assiette.

— Veux-tu la mienne, papa ? s'écrie Bébé, *elle est bien propre*, va !

— Un jeune filou est accusé d'avoir volé la montre d'un de ses amis.

— Voyons, dit le président du tribunal, est-ce que vous n'éprouviez pas un certain malaise en volant ainsi la montre de votre pauvre ami ?

— Oh ! si, monsieur, j'avais peur qu'elle ne fût pas en argent.

Le matin du nouvel-an, nous nous trouvions chez un de nos amis qui, voulant faire une agréable surprise à son épouse, lui apporte, tout heureux, une superbe glace, cachée dans sa chambre depuis la veille. Mais quel ne fut pas son désappointement, lorsque sa femme, examinant cet objet, lui dit : « Peuh ! le beau cadeau !... tu veux aussi bien t'y regarder que moi ! »

Une bien jolie annonce française d'un journal anglais :

« Jeune homme à loisir aspire après autre jeune homme avec qui causeront pour réciproquer perfectionnement en langue française.... »

Eh bien ! s'ils réciproquent sur ce ton, le perfectionnement sera joli !

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, 14 janvier, **LE NAUFRAGE DE LA MÉDUSE**, drame en 5 actes ; **Madame est couchée**, comédie en 1 acte. — Ordre : 1° Le naufrage ; 2° Madame est couchée. Bureau à 7 h. ; rideau à 7 1/2 h.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}